

Simone de Beauvoir

Simone de Beauvoir a obtenu le prix Goncourt le 6 décembre 1954 par 7 voix contre 2 à Raymond Las Vergnas. Le jury Goncourt en deuil de Colette ne comportait que 9 membres¹. Roland Dorgelès le présidait. Place Gaillon, le mystère était double car le jury avait décidé de faire d'une pierre deux coups et d'élire le même jour le lauréat du prix et le successeur de Colette. De novembre à décembre, les Goncourt avaient voulu entretenir un certain suspense entre Beauvoir, déjà consacrée, et un inconnu, Jean Reverzy. Ils avaient aussi tenté d'accréditer l'idée d'une compétition de dames entre Simone de Beauvoir et Louise de Vilmorin et même envisagé de donner le couvert de Colette à Beauvoir. Pour *Les Mandarins*, accueilli favorablement par Gallimard, poussé par Queneau puis, contre toute attente, par l'ensemble de la presse, l'affaire se présentait bien. "Renversant mes prévisions, ce furent les critiques bourgeois qui trouvèrent que mon roman fleurait bon l'anti-communisme tandis que les communistes y virent justement un témoignage de sympathie ; quant à la gauche non communiste, j'avais essayé de parler en son nom..." Ayant prévenu son éditeur qu'elle n'irait pas place Gaillon, Beauvoir resta chez elle : "J'attendis le verdict à côté du poste de radio avec quelque émotion, car on m'avait encouragée à des projets que je n'aurais pas abandonnés sans déplaisir."

Un silence poli accueillit le nouveau Goncourt alors que des applaudissements saluèrent l'élection de Giono au couvert de Colette. "Notre prix n'a pas l'air de l'emballer", déclara Salacrou, en constatant l'absence de la lauréate. On l'accusa de recevoir le Goncourt sans en payer le prix médiatique. Elle n'accorda qu'une

¹ Alexandre Arnoux, Gérard Bauer, André Billy, Francis Carco, Roland Dorgelès, Raymond Queneau, Philippe Hériat, Pierre Mac-Orlan, Armand Salacrou.

interview, à l'*Humanité Dimanche*. Et n'accepta de poser que pour une seule photo, en compagnie de sa mère. Elle répondit qu'elle aimait bien les journalistes, mais pas leur journaux.

Dans *La Force des choses*, Simone de Beauvoir évoque avec distance ce prix qu'elle aurait accueilli avec plus d'enthousiasme quelques années plus tôt et qu'elle n'accepta à 46 ans, avec l'accord de son entourage, que pour son poids d'argent et de public populaire. Tiré d'abord à 11 000 exemplaires, *Les Mandarins* se vendront à 200 000 exemplaires en une année. Elle n'avait aucune estime pour le jury Goncourt dont elle commentait en les fustigeant les usages et les choix, dans ses lettres à Algren. Elle s'était même étonnée que son ami Queneau, par ailleurs membre du comité de lecture de Gallimard, ait accepté d'entrer dans cette "mafia". Quant aux frères Goncourt, elle ne les découvrit qu'après le Prix, dans la biographie que André Billy leur avait consacrée et que Sartre lui avait symboliquement offerte le jour du Goncourt. "Quels tristes hères".

Beauvoir a toujours refusé que *Les Mandarins* soit un roman à thèse, un roman autobiographique ou un roman à clef. Mais sans trop se tromper, le public a cru reconnaître Sartre, Camus, Beauvoir elle-même, dans cette évocation d'intellectuels qui voient dans l'après-guerre se briser leurs espoirs. Il a senti aussi l'aveu d'un échec politique et idéologique. Ce roman qui s'élabora en partie au moment où Beauvoir publiait *Le deuxième sexe* parlait surtout de l'échec du féminin. Anne, son double romanesque, amputée de l'écriture, ne saisit le monde qu'à travers son grand intellectuel de mari. La fin de son histoire d'amour américaine avec Lewis la pousse au suicide. Paule, aliénée à un autre écrivain, dépouille sa vie de toute raison personnelle d'exister et s'enfonce dans la folie. Et c'est à ses jeunes héroïnes que Beauvoir réserve ses coups les plus durs : "Au départ, explique-t-elle dans *La Force des choses*, je comptais me venger sur Nadine de certains traits qui m'avaient heurtée chez Lise et chez plusieurs de mes cadettes, entre autre une brutalité sexuelle qui révélait déplaisamment leur frigidity, une agressivité qui compensait

mal leur sentiment d'infériorité..." Dix ans après *Les Mandarins*, elle enfonce le clou : "J'ai décrit les femmes, telles que, en général, je les voyais, telles que je les vois encore : divisées." Elle persiste et signe : "Aucune, d'un point de vue féministe, ne peut être considérée comme une 'héroïne positive'. J'en conviens, mais sans m'en repentir. "

Simone de Beauvoir était déjà célèbre en France, le Goncourt la fit connaître internationalement et consacra partout dans le monde l'image indépassée de la femme-écrivain totalement engagée dans son œuvre. Elle ouvrit la voie de l'écriture à toute une génération de femmes qui n'auraient jamais écrit sans elle. Pourtant ce Prix, qui couronnait des années de désillusions et d'angoisses, révélait un sentiment d'échec personnel. *Les Mandarins* exorcisait toutes les angoisses de Beauvoir, la désillusion de la résistance, l'horreur de la guerre, le dégoût du maccarthysme mais aussi la prise de conscience effarée du vieillissement, l'appréhension de la maladie, la peur de la mort, la détresse de l'échec amoureux. On ne peut cependant affirmer que cette mise à distance de l'angoisse par les mots ait été réparatrice. Pour écrire son roman, Beauvoir s'était engagée dans un long travail de quatre ans qui n'arrivait pas à trouver ses marques. À aucun moment elle n'évoque cette entreprise avec plaisir. Elle parle de son "travail de forçat", de sa "grosse bête de livre". Elle s'acharnait à finir ce qui n'était plus qu'un "bouquin."

Le roman s'était pourtant imposé à elle comme le genre littéraire le plus souple. Elle avait choisi, comme pour *L'Invitée*, la forme ouverte du dialogue, apte à faire comprendre ces intellectuels qui échangent, se parlent et s'opposent avec, en contrepoint, le discours intérieur d'Anne la psychanalyste pour expliquer les motivations de chacun. En refusant les contraintes d'une intrigue bien agencée, elle rêvait d'un roman libre, au moins d'un roman léger. Léger, *Les Mandarins* ne le sera jamais. Entrepris en 1949, le gros œuvre de 600 pages est terminé en 1951, puis après la critique sévère de Sartre qui ne l'aime pas, remis en chantier à raison de 6 à 7 heures de travail par jour pour aboutir en 1954 au "monstre" de 1200 pages

dactylographiées. A ce moment, Bost et Lanzmann prennent le relais de Sartre et l'encouragent à terminer ce roman auquel ils croient. Le livre est réussi. Lanzmann trouve le titre.

"Pour parler de moi, il fallait parler de nous." *Les Mandarins* seront l'épreuve finale qui, la détachant du nous, la fera venir directement au moi. C'est après *Les Mandarins* qu'elle s'autorise à écrire *Mémoires d'une jeune fille rangée*. où elle s'engage dans la partie la plus originale de son œuvre. On comprend mieux maintenant le cheminement qui la conduit à ce genre autobiographique qu'elle maîtrise en le renouvelant et dans lequel *Le deuxième sexe* s'entend mieux comme la résolution de sa propre féminité que de celle de la femme en général. Sartre avait raison quand il l'encourageait à faire tomber le masque, la trouvant "plus intéressante que ses héroïnes". Il lui avait fait prendre conscience de son véritable destin littéraire. Pour elle, la littérature devait échapper à tous les genres. Elle devait être cet engagement personnel dans lequel elle s'exposerait dans la plus extrême sincérité.

Paule CONSTANT